

bien-être que l'on accorde aux enfants. Cependant, quand je vois dans nos arsenaux et dans nos musées ce qu'étaient les armures de nos pères, il me semble que nos fils se trouveraient à la gêne s'ils étaient obligés de revêtir la vieille cuirasse de nos aïeux ! Non ce n'est pas là la manière de reconforter l'enfant. C'est peut-être une manière, au contraire, de l'épuiser ; du moins l'avis de médecins autorisés permet de le supposer.

Quant aux distractions (je procède par exemples et par épisodes, et vous entendez bien que ma pensée doit se généraliser), tel enfant, par exemple, a obtenu de ses parents d'aller au cirque ou à l'hippodrome pendant deux ou trois dimanches de suite, ou les jours de congé. Un jour, par hasard, la mère est malade : elle a bien consenti plusieurs fois de suite à aller admirer les écuyères court-vêtues et les clowns désarticulés ; mais enfin, cette fois-là elle est malade : elle refuse. Vous croyez que l'enfant saura gré à la mère de s'être dérangée cinq ou six fois ? Non pas ; il lui en voudra parce que, la septième fois, elle ne sera plus à ses ordres. Voilà bien le despotisme que l'on encourage, et cela, dans certaines familles, apparaît comme tout naturel : Il faut que l'enfant s'amuse ! Mais cela ne peut pas durer toujours : à un moment donné, on devra résister. On aurait peut-être mieux fait d'avoir commencé par là. (*Applaudissements.*)

Puis enfin nombre de parents se considèrent comme particulièrement aimés et chéris si l'enfant fait preuve de nombreuses exigences. Une mère me disait récemment : "Vous ne sauriez croire combien ma petite fille me chérit. Je ne peux pas faire un pas dans la maison sans elle." Je cite encore textuellement (cela rentre, n'est-il pas vrai ? dans la catégorie des biographies et des descriptions intimes que l'école de LePlay cultive particulièrement). Elle me disait donc : "Ma petite m'aime à tel point qu'il m'est impossible de me retirer dans mon cabinet de toilette, de faire ma prière ni d'écrire une lettre : elle ne me le permettrait pas . . . Cette enfant m'adore !" Je crois que pareil culte finit par être gênant ; dans ces proportions, l'affection

ressemble singulièrement au despotisme. D'autres enfants exigeront que leur mère reste toute la soirée la main dans la main pendant qu'ils seront dans leur lit. Si baby se réveille la nuit, il faut que la mère se lève aussi, s'installe à son chevet pour le distraire, au risque, n'est-il pas vrai ? de compromettre sa santé, sa vie même peut-être. Et la mère considère cela comme une preuve d'amour, de tendresse ! Ah ! j'aime mieux la réflexion d'une petite fille, mienne, me disant : "Je fais semblant de dormir pour que petite mère puisse aller se reposer." (*Applaudissements.*)

Messieurs, je suis obligé de me hâter, non que le sujet soit épuisé : il est infiniment vaste, cependant je voudrais encore attirer votre attention sur une dernière particularité de l'éducation française. Chez nous, l'enfant compte sur ses parents d'une façon exagérée, absolument pour tout. S'agit-il de passer un examen ? le jeune homme ne compte pas tant sur son effort que sur l'action des autres et sur le travail d'un maître répétiteur que les parents lui choisiront tout exprès . . . Un jeune homme de dix-huit ans n'est pas capable d'aller consigner lui-même la somme de 40 francs pour l'examen, s'il n'est accompagné d'un oncle ou d'un cousin. C'est la mère qui ira prendre les renseignements à la Sorbonne au moment des examens. Allez au secrétariat, et vous verrez nombre de mères questionnant, se donnant une peine infinie, pendant que le garçon est là dans la cour, causant avec des camarades. Quant au père, c'est lui qui se charge d'aller chercher l'acte de naissance, d'acheter les memento . . . Bref, on compte sur les parents pour tout. S'agit-il de la plus petite réparation à un vêtement, la plus simple retouche chez le tailleur, il doit être accompagné de sa mère, de sa grand-mère ou de sa sœur : incapacité absolue ! Oui, nos jeunes gens ont peut-être le savoir, je veux l'accorder ; mais, quant au savoir-faire, il leur fait singulièrement défaut, ainsi que l'initiative dans la vie pratique.

Si jeune homme arrive à l'époque du service militaire, il compte bien sur les relations de famille, il les escompte même